

Mots. Les langages du politique

80 (2006)

La politique mise au net

Christian Le Bart

Paul Bacot, Éric Baratay, Denis Barbet, Olivier Faure, Jean-Luc Mayaud dir., *L'animal en politique*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Christian Le Bart, « Paul Bacot, Éric Baratay, Denis Barbet, Olivier Faure, Jean-Luc Mayaud dir., *L'animal en politique* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 80 | 2006, mis en ligne le 01 mars 2008. URL : <http://mots.revues.org/1652>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : ENS Éditions
<http://mots.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://mots.revues.org/1652>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© ENS Éditions

L'animal en politique

Paul Bacot, Éric Baratay, Denis Barbet, Olivier Faure, Jean-Luc Mayaud dir.
Paris, L'Harmattan (Logiques politiques), 2003, 386 p.

Des fables de La Fontaine à l'*Animal Farm* de George Orwell, la référence aux animaux a toujours été un excellent moyen de parler et de penser politique. Symbolique animalière et symbolique politique font bon ménage, et les vingt-deux contributions de ce beau livre, principalement le fait d'historiens et de politistes, ne suffisent évidemment pas à en épuiser toutes les dimensions. Ce n'est pas faute de voyager dans le temps (de l'Antiquité à nos jours) et dans l'espace (de Java aux États-Unis). Mais le sujet est inépuisable, et chaque investigation en appellerait dix autres. Au moins ce livre ouvre-t-il une piste en observant des objets multiples, en empruntant des problématiques différentes, en variant les méthodes. Une mise en garde à destination du lecteur de *Mots*: la référence animalière n'est pas que discursive. Elle est aussi inscrite dans les images, dans la statuaire, dans la caricature. C'est donc à une exploration dans la jungle luxuriante de la symbolique que nous convient les auteurs. Osons quelques éléments de synthèse.

L'animal existe d'abord en politique pour construire et naturaliser la frontière symbolique entre *nous* (le coq gaulois, par exemple) et *eux*. La propagande fasciste puise dans un imaginaire national romain convenu et connu de tous: louve, cheval, aigle (Luciano Cheles). À l'échelle des conflits internationaux, on sait que la propagande xénophobe a toujours utilisé l'animalisation comme technique visant à discréditer l'ennemi (*cochons d'Allemands*; v. Jean-Yves Le Naour). À l'intérieur même de chaque société nationale, cette même arme symbolique qu'est la capacité à déshumaniser en animalisant a pu, entre les mains des classes dominantes, servir à discréditer et à marginaliser des groupes aussi divers que les fous (Pauline Rhenter), les femmes (Barbara Romagnan), le peuple (Olivier Faure). Proche du bon sauvage, le paysan du 19^e siècle est sans cesse rapporté à la nature brutale et à l'animalité; de même la femme, instinctive, incapable de libre arbitre et de rationalité. On pourrait, en empruntant à Mary Douglas, montrer que cet acharnement à se différencier du trop proche témoigne d'une angoisse face à tout ce qui est perçu comme hybride, intermédiaire, entre-deux, à la fois terriblement proche et affreusement inquiétant. L'altérité de classe ou de genre est refusée, l'autre n'est pas humain, il y a de l'animal en lui. Au principe de l'animalisation, il y aurait donc l'angoisse face à ce qui vient déjouer les taxinomies ordinaires, et finalement la crainte de la *souillure*. Quand une BD clandestine met en scène, en 1944, l'Occupation, l'animalisation impose un manichéisme sans nuance. Entre loups nazis et lapins français, impossible de figurer par exemple les collaborateurs (Laurent Douzou).

Les références animalières ne servent pas qu'à construire les groupes nationaux ou sociaux. Elles facilitent aussi la légitimation des gouvernants.

Ces derniers savent depuis longtemps mettre en scène leur capacité à gouverner la nature animale. Cortège d'animaux exotiques, cabinet de curiosités ou ménagerie, la monarchie absolue aime à régner sur la nature (jardins à la française) comme elle prétend régner sur les hommes (Éric Baratay). Le cheval sert à démontrer la majesté, la grandeur, la noblesse, la hauteur, la puissance d'un prince se donnant à voir comme « législateur de l'univers ». De Marc Aurèle à Napoléon en passant par Louis XIV, la représentation des gouvernants a conforté et banalisé cette symbolique (Nicole de Blomac). Même surcharge symbolique chez le lion, peut-être usé d'avoir lui aussi trop servi. Ailleurs, à Java par exemple, c'est le tigre qui symbolise la puissance, lié qu'il est aux puissances occultes (Romain Bertrand). Le même tigre, dans notre imaginaire républicain, est discrédité pour sa sauvagerie. On lui préfère le lion, à la force plus contenue (mais que dire alors de Clémenceau en tigre?). C'est en revanche sans surprise qu'on observe l'envers du processus: la délégitimation systématique de l'adversaire, politique ou national, assimilé à un animal sans noblesse (caricature du peintre Courbet en communalard; v. Bertrand Tillier). Le langage redouble à l'occasion les stéréotypes animaliers: dans le bestiaire anarchiste du siècle dernier, *cléricochons* et *bourgeoisillons* constituent d'étranges créatures chimeriques (Maurice Tournier).

Au gré des stratégies et des cultures, l'animalisation du politique présente donc ce qu'il faut bien appeler des constantes. D'où cette hypothèse: l'animalisation serait au principe d'une traduction en un langage simple, voire premier – celui de la nature et des animaux –, d'une réalité complexe et changeante, la politique. Hypothèse attestée par la fréquence du processus dans les contextes marqués par l'analphabétisme. L'animal facilite l'appréhension d'un univers politique discursif et abstrait. On mesure au passage l'expressivité tendanciellement infinie de l'animal, symbole de condensation disponible pour toutes sortes de significations: ainsi peut-on mesurer le plus sérieusement du monde une corrélation entre positionnement droite-gauche et préférence animalière (chien ou chat? V. Denis Barbet). Le chien symbolise l'autorité, l'ordre, les valeurs patriomoniales (défense de la propriété privée). De même voit-on des électeurs lyonnais formuler des réponses convergentes et prévisibles à la question (ouverte) de savoir quel animal serait le mieux à même de symboliser le maire idéal (réponses par ordre décroissant: lion, chien, chat, cheval... V. Paul Bacot). Dernier exemple de cette fonction cognitive de la métaphore animalière: parler de Mitterrand comme d'un *animal politique*, c'est réduire la complexité d'une personne en lui octroyant une nature. Comme l'animal n'est qu'instinct, le président à la *denture carnassière* n'est que politique, sa nature est ajustée à sa fonction. Il est tout d'une pièce. Et voilà levé le mystère du florentin président (Bertrand Pirat).

Il n'est pas surprenant, dans un contexte aussi chargé symboliquement, que les actions publiques concernant les animaux donnent lieu à polémiques. Qu'il s'agisse de taxer en France les propriétaires de chiens (*chiens de luxe con-*

tre *chiens de saltimbanques*; v. Christian Estève), d'interdire la chasse à courre en Angleterre (Guillaume Veillet), d'importer des moutons pour l'Aïd el-Kebir (Anne-Marie Brisebarre), ce sont toujours à la fois des intérêts et des identités qui sont en cause. La lutte contre le bœuf gras d'importation anglaise, au nom des races bovines françaises, reflète au 19^e siècle la lutte des républicains contre les nobles conservateurs (Jean-Luc Mayaud). Plus anciennement, la dénonciation des ménageries royales vaut dénonciation d'un despotisme qui enferme les animaux.

Pour terminer, insistons malgré tout sur l'historicité de l'objet. À l'exemple de l'âne et de l'éléphant symbolisant les partis politiques américains, il est toujours possible de reconstituer la genèse (sinon, comme dans ce cas, l'invention) des symboles animaliers. Ceux-ci ont une histoire. Et ce n'est pas le hasard si l'œuvre ponctuelle d'un dessinateur isolé (ici, Thomas Nast) finit par s'imposer à tous: c'est que cette symbolique demeure assez ambivalente pour apparaître comme appropriable par tous. L'âne sera moqué par les républicains qui le trouvent ridicule et stupide, mais le stigmaté sera retourné par les démocrates jouant d'une symbolique inverse (courage et fidélité; v. Jacqueline Rey).

Si toutes les sociétés puisent dans l'imaginaire animalier pour dire le politique, il est donc possible de repérer des lignes d'évolution. D'abord le mouvement de civilisation des mœurs (Elias): en Angleterre par exemple, les caricatures politiques animalières, sur un siècle, se font de plus en plus anthropomorphes. Les animaux parlent, sont habillés, etc. (Fabrice Bensimon). Dans l'imaginaire républicain français, le lion s'impose comme force paisible, contenue, retenue (Maurice Agulhon). Il symbolise le monopole achevé de la coercition légitime. La vie politique se civilise, les animaux aussi. Autre évolution: plusieurs auteurs suggèrent un déclin de l'imaginaire animalier, qu'on peut relier à l'urbanisation et à la distance croissante entre les individus d'aujourd'hui et les animaux. Là encore, le contre-exemple du Cameroun passionne: la force des légendes et récits animaliers comme vecteurs de socialisation primaire construit un univers dans lequel les politiques vont encore puiser aujourd'hui (Louis-Martin Ngono).

Le sujet est plaisant, les auteurs ont réussi le pari d'une érudition qui sait aussi sourire d'elle-même: la preuve est faite qu'il y a là matière à investigations complémentaires pour qui veut plonger au cœur des imaginaires sociaux. Avec plus de deux cents entrées, l'astucieux index « zoonymique » qui clôt l'ouvrage achève de démontrer, d'*abeille* à *volatile*, la richesse du sujet.

Christian Le Bart
Université Rennes 2, CRAPE, CNRS
christian.lebart@uhb.fr